

# La démocratie athénienne : lumières ... et ombres

## Introduction

Dans les extraits qui suivent, les deux textes extraits de **Thucydide** sont les plus immédiatement exploitables et compréhensibles pour nous et se font "écho", nous ramenant, via le second à la réalité des choses et des rapports de force dans cette démocratie athénienne souvent présentée à tort comme admirable.

Oligarchie de facto quand elle fonctionne bien parce qu'un Périclès (De Gaulle, Churchill...) est à sa tête sans contestation majeure, démocratie dévoyée par le cancer démagogique, mise en échec militairement par Sparte, à cause de ses attermolements, de ses décisions erronées, de ses aveuglements sur les moyens militaires, la stratégie à suivre et le rapport des forces quand un Créon s'impose à l'Assemblée du peuple et joue de l'ignorance et des passions populaires (populiste déjà ?).

Il me semble qu'on ne peut pas se dispenser de présenter brièvement **Thucydide** : premier de tous les Historiens à avoir une approche de l'Histoire qui néglige les légendes et faits fabuleux (au contraire absolu d'Hérodote ... ou de Marco Polo), premier à se refuser à écrire à propos de la guerre du Péloponnèse un "roman national" en l'honneur de sa cité natale (Athènes), premier à ne pas s'en tenir à la description des causes immédiates des décisions prises dans l'un et l'autre camp mais à analyser les "causes profondes" des événements, sans s'impliquer personnellement. Premier enfin à fonder ses explications sur des analyses les plus objectives possibles. Un rationaliste décidé, en somme, à une époque où il n'en existait guère. Il a pour ambition d'apporter à son lecteur "des acquis pour l'éternité" et un jugement impartial sur des événements dont il comprend les raisons profondes, sans choisir son camp. Une démarche d'une stupéfiante audace intellectuelle, bien analysée et présentée par Jacqueline de Romilly qui est l'incomparable traductrice d'un auteur très difficile d'accès en grec ancien tant son style est concis et volontairement « sec ».

Quant au texte de **Sophocle**, je crois qu'une ou deux précisions s'imposent. La date d'abord qui indique que la tragédie a été écrite avant le déclenchement de la guerre impitoyable qui a opposé Athènes et Sparte. L'optimisme était alors plus de saison. Avec une réserve importante qui nous fait un peu penser à Pascal : le chœur est un extrait d'une tragédie... qui se finit très mal donc pour tous les protagonistes. Les spectateurs de l'époque comprennent parfaitement le message : toutes ces potentialités de l'Homme pèsent peu quand le Destin, les Dieux Immortels se mêlent de contrecarrer les plans des simples Mortels. Qui plus est, le Destin peut frapper à la suite des erreurs de jugement des pauvres Hommes aveuglés par leurs passions, par exemple leur excès de confiance en eux qui les fait

tomber dans l'**hubris**, le **fol orgueil** qui les amène à croire qu'ils peuvent égaler les Dieux. Prétention coupable aux yeux de tous les penseurs et philosophes de l'Antiquité. On pense dès lors à Pascal, encore, écrivant dans ses "Pensées" à notre propos que l'Homme est un Roseau pensant : Qu'il s'élève, je l'abaisse, qu'il s'abaisse je l'élève ... Aux yeux des spectateurs athéniens Antigone n'a pas plus raison que Créon : tous deux sont aveuglés par leur cause ...et « dérapent".

Reste à présenter **Aristophane**, auteur célèbre de la Comédie Ancienne, un genre théâtral très surprenant pour notre goût... et pour celui des Grecs postérieurs qui supportaient difficilement ses outrances et ses grossièretés. Il faut préciser que lors de la représentation de cette pièce à Athènes, Créon, chef du parti populaire, violemment moqué à travers le personnage ridicule et abject de Cléon (qui ne comprendrait ?) était physiquement présent au premier rang du théâtre et se devait de rire aux saillies comiques d'Aristophane : liberté de ton et d'expression dont nos sociétés contemporaines sont peu capables, engoncées dans leur bienséance héritée du classicisme français et européen. On pense à Rabelais, en beaucoup plus vulgaire et grossier, à Céline peut-être ou à Breughel le peintre des fous et de la pulsion vitale.

J'espère que ces quelques lignes contribueront à éclairer un peu ces textes venus du fond des âges, si proches de nous malgré tout, peut-être...

Dominique Dufayard

## 1° Les lumières

---

Sophocle : 495 av j-c 406 av j-c

L'humanisme optimiste de l'Athénien Sophocle : chant du Chœur extrait de sa tragédie « Antigone »

CHANT DU CHOEUR

Strophe I.

Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme. Il est porté par le Notos orageux à travers la sombre mer, au milieu de flots qui grondent autour de lui ; il dompte, d'année en année, sous les socs tranchants, la plus puissante des Déesses, Gaia, immortelle et infatigable, et il la retourne à l'aide du cheval.

Antistrophe I.

L'homme, plein d'adresse, enveloppe, dans ses filets faits de cordes, la race des légers oiseaux et les bêtes sauvages et la génération marine de la mer ; et il asservit par ses ruses la bête farouche des montagnes ; et il met sous le joug le cheval chevelu et l'infatigable taureau montagnard, et il les contraint de courber le cou.

Strophe II.

Il s'est donné la parole et la pensée rapide et les lois des cités, et il a mis ses demeures à l'abri des gelées et des pluies fâcheuses. Ingénieux en tout, il ne manque jamais de prévoyance en ce qui concerne l'avenir. Il n'y a que le Hadès auquel il ne puisse échapper, mais il a trouvé des remèdes aux maladies dangereuses.

Antistrophe II.

Plus intelligent en inventions diverses qu'on ne peut l'espérer, il fait tantôt le bien, tantôt le mal, violant les lois de la patrie et le droit sacré des Dieux. Celui qui excelle dans la Ville mérite d'en être rejeté, quand, par audace, il agit honteusement. Que je n'aie ni le même toit, ni les mêmes pensées que celui qui agit ainsi ! Par un prodige incroyable, ce ne peut être Antigone, bien que ce soit elle que je vois. Ô malheureuse fille du malheureux Œdipe, qu'y a-t-il ? Ceux-ci t'amènent-ils pour avoir méprisé la loi royale et avoir osé une action insensée ?

Sophocle : « Antigone » , 442 av j-c

---

Thucydide : 460 av j-c 395 av j-c

**Extraits de l'Eloge Funèbre prononcé par Périclès, grand stratège Athénien, en l'honneur des soldats morts au combat, durant la guerre du Péloponnèse (conflit opposant Athéniens et Spartiates). Ce texte tiré du livre II de « L'histoire de la Guerre du Péloponnèse », est l'œuvre de Thucydide, historien grec considéré comme l'un des plus grands et le premier à expliquer les événements par la raison, en les distinguant de la Mythologie, dans une optique rationaliste.**

« Mais la formation qui nous a permis d'arriver à ce résultat, la nature des institutions politiques et des mœurs qui nous ont valu ces avantages, voilà ce que je vous montrerai d'abord.

Notre constitution politique n'a rien à envier aux lois qui régissent nos voisins ; loin d'imiter les autres, nous donnons l'exemple à suivre. Du fait que l'État, chez nous, est administré dans l'intérêt de la masse et non d'une minorité, notre régime a pris le nom de démocratie. En ce qui concerne les différends particuliers, l'égalité est assurée à tous par les lois ; mais en ce qui concerne la participation à la vie publique, chacun obtient la considération en raison de son mérite, et la classe à laquelle il appartient importe moins que sa valeur personnelle ; enfin nul n'est gêné par la pauvreté et par l'obscurité de sa condition sociale, s'il peut rendre des services à la cité. La liberté est notre règle dans le gouvernement de la république et dans nos relations quotidiennes la suspicion n'a aucune place ; nous ne nous irritons pas contre le voisin, s'il agit à sa tête ; enfin nous n'usons pas de ces humiliations

qui, pour n'entraîner aucune perte matérielle, n'en sont pas moins douloureuses par le spectacle qu'elles donnent. La contrainte n'intervient pas dans nos relations particulières ; une crainte salutaire nous retient de transgresser les lois de la république ; nous obéissons toujours aux magistrats et aux lois et, parmi celles-ci, surtout à celles qui assurent la défense des opprimés et qui, tout en n'étant pas codifiées, impriment à celui qui les viole un mépris universel.

En outre pour dissiper tant de fatigues, nous avons ménagé à l'âme des délassements fort nombreux ; nous avons institué des jeux et des fêtes qui se succèdent d'un bout de l'année à l'autre, de merveilleux divertissements particuliers dont l'agrément journalier bannit la tristesse. L'importance de la cité y fait affluer toutes les ressources de la terre et nous jouissons aussi bien des productions de l'univers que de celles de notre pays.

Nous savons concilier le goût du beau avec la simplicité et le goût des études avec l'énergie. Nous usons de la richesse pour l'action et non pour une vaine parade en paroles. Chez nous, il n'est pas honteux d'avouer sa pauvreté ; il l'est bien davantage de ne pas chercher à l'éviter. Les mêmes hommes peuvent s'adonner à leurs affaires particulières et à celles de l'Etat ; les simples artisans peuvent entendre suffisamment les questions de politique. Seuls nous considérons l'homme qui n'y participe pas comme un inutile et non comme un oisif. C'est par nous-mêmes que nous décidons des affaires, que nous nous en faisons un compte exact pour nous, la parole n'est pas nuisible à l'action, ce qui l'est, c'est de ne pas se renseigner par la parole avant de se lancer dans l'action. Voici donc en quoi nous nous distinguons : nous savons à la fois apporter de l'audace et de la réflexion dans nos entreprises. Les autres, l'ignorance les rend hardis, la réflexion indécis. Or ceux-là doivent être jugés les plus valeureux qui, tout en connaissant exactement les difficultés et les agréments de la vie, ne se détournent pas des dangers. En ce qui concerne la générosité, nous différons également du grand nombre ; car ce n'est pas par les bons offices que nous recevons, mais par ceux que nous rendons, que nous acquérons des amis. Le bienfaiteur se montre un ami plus sûr que l'obligé ; il veut, en lui continuant sa bienveillance, sauvegarder la reconnaissance qui lui est due ; l'obligé se montre plus froid, car il sait qu'en payant de retour son bienfaiteur, il ne se ménage pas de la reconnaissance, mais acquitte une dette. Seuls nous obéissons à la confiance propre aux âmes libérales et non à un calcul intéressé, quand nous accordons hardiment nos bienfaits.

En un mot, je l'affirme, notre cité dans son ensemble est l'école de la Grèce et, à considérer les individus, le même homme sait plier son corps à toutes les circonstances avec une grâce et une souplesse extraordinaire. Et ce n'est pas là un vain étalage de paroles, commandées par les circonstances, mais la vérité même ; la puissance que ces qualités nous ont permis d'acquérir vous l'indique. Athènes est la seule cité qui, à l'expérience, se montre supérieure à sa réputation ; elle est la seule qui ne laisse pas de rancune à ses ennemis, pour les défaites qu'elle leur inflige, ni de mépris à ses sujets pour l'indignité de leurs maîtres. Cette puissance est affirmée par d'importants témoignages et d'une façon éclatante à nos yeux et à ceux de nos descendants ; ils nous vaudront l'admiration, sans que nous ayons besoin des éloges d'un Homère ou d'un autre poète épique capable de séduire momentanément, mais dont les fictions seront contredites par la réalité des faits. Nous avons forcé la terre et la mer entières à devenir accessibles à notre audace, partout nous avons laissé des monuments éternels des défaites infligées à nos ennemis et de nos victoires. Telle est la cité dont, avec raison, ces

hommes n'ont pas voulu se laisser dépouiller et pour laquelle ils ont péri courageusement dans le combat ; pour sa défense nos descendants consentiront à tout souffrir.

Thucydide Livre II, 36 et suivants, 423 à 411 av j-c

---

## Aristote : 384 av j-c 322 av j-c

**Aristote est un philosophe grec, disciple de Platon, très critique sur l'ouvrage célèbre de ce dernier intitulé «La République».**

**Extraits de son ouvrage sur les différents régimes politiques intitulé « La politique ».**

Quand la majorité gouverne dans le sens de l'intérêt général, le gouvernement reçoit comme dénomination spéciale la dénomination générique de tous les gouvernements, et se nomme république.

Les déviations des gouvernements sont : la tyrannie, pour la royauté ; l'oligarchie, pour l'aristocratie ; la démagogie, pour la république. La tyrannie est une monarchie qui n'a pour objet que l'intérêt personnel du monarque ; l'oligarchie n'a pour objet que l'intérêt particulier des riches ; la démagogie, celui des pauvres. Aucun de ces gouvernements ne songe à l'intérêt général.

A quels objets la souveraineté des hommes libres et de la masse des citoyens doit-elle s'étendre ? Je comprends par la masse des citoyens tous les hommes d'une fortune et d'un mérite ordinaires. Il y a danger à leur confier les magistratures importantes : faute d'équité et de lumières, ils seront injustes dans tel cas et se tromperont dans tel autre. Les repousser de toutes les fonctions n'est pas plus sûr : un État où tant de gens sont pauvres et privés de toute distinction publique, compte nécessairement dans son sein autant d'ennemis. Mais on peut leur laisser le droit de délibérer sur les affaires publiques, et le droit de juger. Aussi, Solon et quelques autres législateurs leur ont-ils accordé l'élection et la censure des magistrats, tout en leur refusant des fonctions individuelles. Quand ils sont assemblés, leur masse sent toujours les choses avec une intelligence suffisante ; et réunie aux hommes distingués, elle sert l'État, de même que des aliments peu choisis, joints à quelques aliments plus délicats, donnent par leur mélange une quantité plus forte et plus profitable de nourriture. Mais les individus pris isolément n'en sont pas moins incapables de juger.

La première espèce de démocratie est caractérisée par l'égalité ; et l'égalité, fondée par la loi dans cette démocratie, signifie que les pauvres n'auront pas de droits plus étendus que les riches, que ni les uns ni les autres ne seront exclusivement souverains, mais qu'ils le seront dans une proportion pareille. Si donc la liberté et l'égalité sont, comme parfois on l'assure, les deux bases fondamentales de la démocratie, plus cette égalité des droits politiques sera complète, plus la démocratie existera dans toute sa pureté ; car le peuple y étant le plus nombreux, et l'avis de la majorité y faisant loi, cette constitution est nécessairement une démocratie.

Aristote, « La Politique »

## 2° Les ombres

---

### Thucydide

#### Jugement de Thucydide sur Périclès et la vraie nature de la démocratie athénienne.

Périclès, par ces paroles, tentait de dissiper la colère dont il était l'objet et de détourner des maux présents la pensée des Athéniens. En ce qui concerne les affaires publiques, ils se rendirent à ses raisons. Ils n'envoyèrent plus désormais d'ambassades aux Lacédémoniens et mirent plus d'ardeur à poursuivre la guerre. Mais les particuliers s'affligeaient de leurs souffrances le peuple se voyait privé des maigres ressources qu'il possédait ; les riches avaient perdu leurs beaux domaines de la campagne, leurs constructions et installations dispendieuses ; on se plaignait surtout d'avoir la guerre au lieu de la paix (169). Leur colère à tous ne cessa que lorsqu'ils eurent infligé une amende à Périclès (170). Pourtant peu de temps après, par un revirement dont le peuple est coutumier, ils le réélurent stratège en lui confiant la direction suprême des affaires ; le sentiment des maux particuliers s'émoussait quelque peu et on l'estimait le plus capable de remédier à la situation critique de l'État. Tout le temps que, pendant la paix, il fut à la tête des affaires, il avait fait preuve de modération et de fermeté dans la conduite de l'État, qui sous lui parvint au comble de la puissance la guerre une fois déclarée, on constata qu'il avait évalué exactement la puissance d'Athènes. Il ne survécut que deux ans et six mois. Après sa mort on vit mieux encore l'exactitude de ses prévisions. Il avait prédit le succès aux Athéniens s'ils se tenaient en repos, s'ils donnaient tous leurs soins à la marine, s'ils renonçaient à augmenter leur empire pendant la guerre et s'ils ne mettaient pas l'État en danger. Mais sur tous ces points on fit juste le contraire. D'autres entreprises, qui paraissaient sans rapport avec la guerre, furent menées avec la seule préoccupation de la gloriole et de l'intérêt personnels ; elles furent désastreuses pour les Athéniens et leurs alliés. En cas de succès, elles eussent procuré gloire et profit aux particuliers ; leur échec faisait tort à l'État et gênait la conduite des hostilités. Voici la cause de ce changement Périclès avait de l'influence en raison de la considération qui l'entourait et de la profondeur de son intelligence ; il était d'un désintéressement absolu sans attenter à la liberté ; il contenait la multitude qu'il menait, beaucoup plus qu'elle ne le menait. N'ayant acquis son influence que par des moyens honnêtes, il n'avait pas à flatter la foule. Grâce à son autorité personnelle, il pouvait lui tenir tête et même lui montrer son irritation. Chaque fois que les Athéniens s'abandonnaient à contretemps à l'audace et à l'orgueil, il les frappait de crainte s'ils s'effrayaient sans motif, il les ramenait à la confiance. **Ce gouvernement portant le nom de démocratie, en réalité c'était le gouvernement d'un seul homme. Mais ses successeurs, dont aucun n'avait sa supériorité et qui voulaient tous se hisser au premier rang étaient portés, pour flatter le peuple, à lui abandonner les affaires.** De là tant de fautes, explicables dans un État puissant et possesseur d'un empire étendu ; de là surtout l'expédition de Sicile. Elle échoua moins parce qu'on avait évalué inexactly les forces de l'ennemi que parce que les inspireurs de l'expédition ne discernèrent pas ce qui dans la suite était nécessaire aux troupes ; préoccupés qu'ils étaient de leurs intrigues, aspirant au premier rang, ils affaiblirent les opérations de l'armée et, pour la première fois, ils provoquèrent des troubles dans le gouvernement intérieur de la ville. Malgré l'échec de Sicile et principalement la perte presque totale de leur marine, malgré la sédition qui régnait à

l'intérieur de la ville, ils résistèrent pendant trois ans à leurs ennemis du début, auxquels s'étaient joints les Siciliens et la majorité de nos alliés révoltés, enfin à Cyrus, fils du Roi, qui joignit ses forces aux leurs et fournit aux Péloponnésiens de l'argent pour l'équipement de leur flotte. Ils ne cédèrent qu'une fois abattus par leurs dissensions intestines, tant étaient considérables les ressources qui permettaient à Périclès de prévoir pour les Athéniens une victoire facile sur les seuls Péloponnésiens.

Thucydide Livre II, 65 et suivants

---

## Aristophane 445 av j-c 380 av-j-c

**Poète comique. Son œuvre à elle seule représente ce qui nous reste de l'ancienne comédie et coïncide avec les années glorieuses d'Athènes sous l'administration de Périclès et la longue et sombre période de la guerre du Péloponnèse. Aristophane cloue au pilori par de grands éclats de rire les politiciens démagogues et va-t-en-guerre.**

**La pièce de théâtre « Les cavaliers » est dirigée contre le démagogue Cléon qui s'était mis à la tête des affaires après la mort de Périclès, et qui, à la suite de son succès de Sphactérie, était devenu l'idole du peuple, personnifié dans la pièce par le bonhomme Démos. Le vieillard, circonvenu à la fois par Cléon, transformé en corroyeur, et par le marchand d'andouilles Agoracritos, finit par voir clair dans leur jeu. Cléon est chassé. Agoracritos, faisant amende honorable, sert consciencieusement son maître qui recouvre la jeunesse et la raison.**

DÉMOSTHÈNE (esclave). Je commence donc. Nous avons un maître, d'humeur brutale, mangeur de fèves, atrabilaire, Démos le Pnygien, vieillard morose, un peu sourd. Au commencement de la nouménia, il a acheté un esclave, un corroyeur paphlagonien, coquin fieffé et grand calomniateur. Ce corroyeur paphlagonien, connaissant à fond le caractère du vieux, fait le chien couchant, flatte son maître, le caresse, le choie, le dupe avec des rognures de cuir et des mots comme ceux-ci : "Démos, il suffit d'avoir jugé une affaire : va au bain, mange, avale, dévore, reçois trois oboles : veux-tu que je te serve un souper ?" Alors le Paphlagonien fait main-basse sur ce que l'un de nous a préparé et l'offre gracieusement à son maître. L'autre jour, je venais de pétrir à Pylos une galette laconienne ; par ses roueries et par ses détours il me la subtilise, et il sert comme de lui le mets de ma façon. Il nous éloigne et ne permet pas à un autre de soigner le maître ; mais, armé d'une courroie, debout près de la table, il en écarte les orateurs. Il lui chante des oracles, et le bonhomme sibyllise. Puis, quand il le voit à l'état de brute, il met en œuvre son astuce ; il lance effrontément mensonges et calomnies contre les gens de la maison ; alors nous sommes fouettés, nous ; et le Paphlagonien, courant après les esclaves, demande, menace, escroque en disant : « Voyez Hylas, comme je le fais fouetter ; si vous ne m'obéissez pas, vous êtes morts aujourd'hui. » Nous donnons. Autrement, le vieux nous piétinerait et nous ferait chier huit fois davantage. Hâtons-nous donc, mon bon, de voir maintenant quelle voie à suivre et vers qui.

LE MARCHAND D'ANDOUILLES. Oui, l'oracle me désigne ; mais j'admire comment je serai capable de gouverner Démos, le Peuple.

DÉMOSTHÈNE. Tout ce qu'il y a de plus simple. Fais ce que tu fais brouille toutes les affaires comme tes tripes ; amadou Démos en l'édulcorant par des propos de cuisine : tu as tout ce qui fait un

démagogue, voix canaille, nature perverse, langage des halles : tu réunis tout ce qu'il faut pour gouverner. Les oracles sont pour toi, y compris celui de la Pythie. Couronne-toi, fais des libations à la Sottise, et lutte contre notre homme.

LE CHŒUR. Ô Démos, tu as une belle souveraineté ; tous les hommes te craignent comme un tyran ; mais tu es facile à mener par les petits soins, et tu te plais à être dupe, la bouche toujours béante devant celui qui parle, et alors ta présence d'esprit déménage.

AGORACRITOS. Et d'abord, dès que quelqu'un disait dans l'assemblée « Démos (Le peuple), je suis épris de toi ; seul, je t'aime, je veille à tes intérêts, et j'y pourvois " quand on usait de cet exorde, tu te redressais et tu portais la tête haute.

DÉMOS (Le peuple). Moi ?

AGORACRITOS. Et puis, après t'avoir dupé de la sorte, il s'en allait.

DÉMOS. Que dis-tu ? Ils me faisaient cela, et je ne m'en apercevais pas ?

AGORACRITOS. Mais oui, par Zeus ! tes oreilles s'ouvraient comme une ombrelle et se fermaient ensuite.

DÉMOS. J'étais devenu si stupide et si vieux ?

AGORACRITOS. Oui, par Zeus ! Si deux orateurs prenaient la parole, l'un pour la construction de grands navires, l'autre pour le salaire des juges, celui qui parlait du salaire s'en allait triomphant de l'orateur des trières. Mais pourquoi baisses-tu la tête et ne restes-tu pas en place ?

DÉMOS. J'ai honte de mes fautes passées.

Aristophane « Les Cavaliers » 424 av j-c

---

## Platon

**Le philosophe athénien Platon, dans son ouvrage théorique sur les différentes formes de gouvernement intitulé « La République », présente le système démocratique en émettant de nombreuses réserves.**

- Eh bien ! à mon avis, la démocratie apparaît lorsque les pauvres, ayant remporté la victoire sur les riches, massacrent les uns, bannissent les autres, et partagent également avec ceux qui restent le gouvernement et les charges publiques ; et le plus souvent ces charges sont tirées au sort.

- C'est bien ainsi, en effet, que s'établit la démocratie, soit par la voie des armes, soit par la crainte qui oblige les riches à se retirer.

- Maintenant, repris-je, voyons de quelle manière ces gens-là s'administrent et ce que peut être une telle constitution. (...) En premier lieu, n'est-il pas vrai qu'ils sont libres, que la cité déborde de liberté et de franc-parler, et qu'on y a licence de faire ce qu'on veut ?

- On le dit du moins, répondit-il.

- Or il est clair que partout où règne cette licence chacun organise sa vie de la façon qui lui plaît.

- C'est clair.

On trouvera donc, j'imagine, des hommes de toute sorte dans ce gouvernement plus que dans aucun autre.

- Comment non ?

- Ainsi, dis-je, il y a chance qu'il soit le plus beau de tous. **Comme un vêtement bigarré qui offre toute la variété des couleurs, offrant toute la variété des caractères, il pourra paraître d'une beauté achevée. Et peut-être, ajoutai-je, beaucoup de gens, pareils aux enfants et aux femmes qui admirent les bigarrures, décideront-ils qu'il est le plus beau.** (...) - Assurément.

- Et c'est là, bienheureux ami, qu'il est commode de chercher une constitution.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on les y trouve toutes, **grâce à la licence qui y règne** ; et il semble que celui qui veut fonder une cité, ce que nous faisons tout à l'heure, soit obligé de se rendre dans un État démocratique, comme dans **un bazar de constitutions**, pour choisir celle qu'il préfère, et, d'après ce modèle, réaliser ensuite son projet.

- Il est probable, dit-il, que les modèles ne lui manqueront pas.

- Dans cet État, repris-je, on n'est pas contraint de commander si l'on en est capable, ni d'obéir si l'on ne veut pas, non plus que de faire la guerre quand les autres la font, ni de rester en paix quand les autres y restent, si l'on ne désire point la paix ; d'autre part, la loi vous interdit-elle d'être magistrat ou juge, vous n'en pouvez pas moins exercer ces fonctions, si la fantaisie vous en prend. N'est-ce pas là une condition divine et délicate au premier abord ?

- Oui, peut-être au premier abord, répondit-il. (...)

- Tels sont, poursuivis-je, les avantages de la démocratie, avec d'autres semblables. C'est, comme tu vois, **un gouvernement agréable, anarchique et bigarré, qui dispense une sorte d'égalité aussi bien à ce qui est inégal qu'à ce qui est égal.**

Platon « La République »

---

## Aristote

### Jugement d'Aristote sur la démagogie, maladie usuelle de la démocratie

C'est qu'alors ce sont les décrets populaires, et non plus la loi, qui décident. Ceci se fait, grâce à l'influence des démagogues. En effet, dans les démocraties où la loi gouverne, il n'y a point de démagogues ; et les citoyens les plus respectés ont la direction des affaires. Les démagogues ne se montrent que là où la loi a perdu la souveraineté. Le peuple alors est un vrai monarque, unique mais composé par la majorité, qui règne, non point individuellement, mais en corps... Dès que le peuple est monarque, il prétend agir en monarque, parce qu'il rejette le joug de la loi, et il se fait despote ; aussi, les flatteurs sont-ils bientôt en honneur.

Cette démocratie est dans son genre ce que la tyrannie est à la royauté. De part et d'autre, mêmes vices, même oppression des bons citoyens : ici les décrets, là les ordres arbitraires. De plus, le démagogue et le flatteur, ont une ressemblance frappante. Tous deux ils ont un crédit sans bornes, l'un sur le tyran, l'autre sur le peuple ainsi corrompu.

Les démagogues, pour substituer la souveraineté des décrets à celle des lois, rapportent toutes les affaires au peuple ; car leur propre puissance ne peut que gagner à la souveraineté du peuple, dont ils disposent eux-mêmes souverainement par la confiance qu'ils savent lui surprendre.

Aristote La politique extraits des livres 5 et 6